

Luc Guillemard

Frérot
(à la vie, à la mort)

Editions Guidel

Luc Guillemard

Frérot
(à la vie, à la mort)

Editions Guidel

© Luc Guillemard, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3156-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

« Le chaos et les étoiles » (2018)

« Où que tu fuies... » (2019)

« Le vertige de l'orphelin » (2021)

***Pour Marie Paule,
nos enfants et petits enfants***

« Il y a plusieurs vies. La première, c'est l'enfance. Heureuse ou malheureuse, on ne s'en remet pas. L'enfance, c'est le point d'eau. On y revient toujours. »
Pascal Jardin, « La guerre à neuf ans ».

« Un homme est fait de choix et de circonstances. Personne n'a de pouvoir sur les circonstances, mais chacun en a sur ses choix ».
Éric-Emmanuel Schmitt.

« Quand les hommes, même s'ils s'ignorent, doivent se retrouver, tout peut arriver à chacun d'entre eux, et ils peuvent suivre des chemins divergents ; au jour dit, inexorablement, ils seront réunis dans le cercle rouge ».
Citation attribuée à Ramakrishna par Jean-Pierre Melville dans son film « Le cercle rouge ».

PROLOGUE

Nous sommes nés et nous avons grandi au bord de la Méditerranée, la plus belle mer du Monde selon nous. Nous étions une poignée de jeunes avides de saisir toutes les opportunités que la vie pouvait nous offrir.

Issus de milieux populaires, nous étions riches de ces merveilleux paysages que nous avions en permanence sous nos yeux. Nos rêves se perdaient dans les fascinants lointains de notre horizon. Nos espoirs et nos humeurs se fondaient dans les ors flamboyants, les bleus intenses, les gris violents ou les blancs laiteux des ciels méditerranéens.

Nos vies ne se sont pas déroulées comme nous le pensions. Nos illusions, nos pulsions et les circonstances nous ont poussés vers de nouvelles contrées. Certaines ont été accueillantes, d'autres hostiles. Aucune ne nous a permis de nous enraciner.

Nous aurions dû connaître le bonheur simple d'évoluer proche les uns des autres, toujours complices et solidaires. Nous aurions dû transmettre à nos enfants le sens de l'amitié que nous avons eu la chance de partager dès notre prime jeunesse. Nous n'avions pas intégré que des trahisons et des volontés dominatrices pouvaient s'immiscer dans nos beaux schémas. Elles ont tout bousculé.

Comment, aujourd'hui, ne pas éprouver un sentiment immense de gâchis devant ce que nous avons traversé et accompli ? Qui peut croire et espérer quand l'esprit ignore le repos, et quand les seuls ressentis qui restent sont l'amertume et la colère ?

Nous avons été compagnons de collège, de lycée, de sport et de fêtes, avant que chacun d'entre nous s'engouffre dans le tourbillon de la vie. Nous avons cependant une certitude : malgré l'éloignement, nous saurions nous réunir à intervalles réguliers pour évoquer nos vieilles blagues et nos exploits surestimés. Ces retrouvailles n'auront jamais lieu.

Pour compenser ce manque viscéral, j'ai éprouvé le besoin de raconter les expériences et les défis, les douleurs et les joies, les échecs et les succès que nous avons traversés ensemble ou chacun de notre côté. J'ai rencontré ceux d'entre nous qui ont survécu. Je me suis entretenu avec nos proches, parents et amis. Chacun des témoignages que j'ai pu recueillir m'a livré une part de vérité, mais une part seulement. On s'imagine connaître les personnes que l'on côtoie au quotidien, alors que l'on reste, la plupart du temps, à la surface. On échange

surtout des banalités et des impressions, on multiplie les phrases toutes faites, pour faire croire que l'on exprime une réalité. Est-ce pour se cacher, se dédouaner ou se protéger ? Les confidences, quand il y en a, ont un caractère parcellaire. Il est rare de percer la carapace d'un individu. Le risque, lorsque l'on y parvient, est de se trouver face à des abysses vertigineux. Je sais aujourd'hui que la vérité ultime d'un être est tapie dans les bas-fonds de son âme.

C'est surtout une longue confession manuscrite qui m'a permis de reconstituer l'enchaînement des événements et de déterminer la part prise par chacun d'entre nous. Cette confession m'a bouleversé lorsqu'elle m'a été remise. Elle a été rédigée par la personne qui m'était la plus chère. À titre posthume.

Le récit que je livre maintenant commence au milieu de notre mer vénérée. Il s'y achève aussi.

PREMIÈRE PARTIE

I

Les plaisanciers.

Le vent a faibli. Le soleil est à son zénith. Une chaude journée d'été s'est installée sur la Méditerranée. Le voilier, un monocoque de dix-sept mètres flambant neuf, avance à une allure modérée. Un couple d'une soixantaine d'années est seul à bord. La femme s'affaire dans l'espace étroit réservé à la cuisine. Elle est mince et de petite taille. Son visage aux traits burinés est encadré de cheveux coupés court et ramenés vers l'arrière. L'homme tient la barre. Il se distingue par sa stature imposante que chapeaute une crinière grisonnante et foisonnante. Tous deux évoluent pieds nus et habillés d'un simple tee-shirt et d'un short. Ils arborent, l'un et l'autre, une casquette de marin et affichent un identique air de sérénité.

Le temps ne compte plus pour Anna et Thomas Bardi qui ont choisi d'installer leur résidence principale hors de France, l'âge de la retraite venu. Lui a été professeur de lettres dans un lycée de Cannes, elle, chirurgien-dentiste. Son cabinet se situait au centre de la célèbre cité balnéaire. Elle était appréciée pour son sérieux et la qualité de ses soins. Ses patients, pour la plupart des seniors, ont essayé de lui faire prolonger sa vie professionnelle au-delà de soixante ans, mais le couple avait mûri son projet d'expatriation partielle depuis plusieurs années. Rien au monde n'aurait pu l'amener à changer d'avis. Il n'a aucun enfant à charge depuis le décès de son fils unique. Les parents respectifs sont morts, les familles et amis véritables peu nombreux. Les mondanités, malgré un contexte social favorisé, n'ont jamais été une priorité. Seules ont compté les activités professionnelles et les escapades en mer.

— Viens voir, chérie, répète Thomas pour la seconde fois. Nous sommes suivis par des dauphins. Nous n'en avons pas observé depuis un bon moment.

La tête brune, qui émerge de l'escalier conduisant aux cabines, interroge :

— Ils nous escortent depuis longtemps ?

— Une petite heure. Je t'ai appelée tout à l'heure, mais tu n'as pas répondu.

— J'écoutais la radio, explique Anna. Sais-tu combien ils sont ?

— Cinq, six peut-être. On a à chaque fois l'impression qu'ils jouent. C'est un spectacle dont on ne se lasse pas.

— Pourvu qu'il soit possible d'en profiter encore longtemps. Ce bouleversement climatique me fait peur. On disait ce matin à la radio que de gigantesques bancs de méduses envahissent certaines côtes méditerranéennes.